

# OBSERVATIONS

## GÉNÉRALES ET IMPARTIALES

### SUR

## L'AFFAIRE DU SCIOTO.

LES établissemens que la compagnie du Scioto propose de faire dans l'Amérique septentrionale, ont occasionné les plus vives discussions. Peu d'affaires ont été plus débattues que celle-là : il y en a peu dans lesquelles on ait montré un si grand desir de savoir la vérité ; mais comme, en la cherchant, il est possible que des intérêts particuliers égarent un peu le jugement de ceux qui désirent la trouver, il me paroît que c'est rendre un service réel à la patrie, et en même temps à un grand nombre d'individus, que d'examiner la chose à fond, et de la mettre dans un jour évident, soit relativement à l'établissement en lui-même, soit relativement à la France, que cet établissement intéresse particulièrement.

L'Amérique est un continent d'une si vaste étendue, qu'on y trouve, sous la même dénomination, les climats les plus sains et les plus agréables, aussi bien que les régions les plus malfaisantes et les plus horribles, autant à cause des froids rigoureux qu'y donne l'hiver, que par les chaleurs brûlantes de l'été. Mais entre ces deux extrêmes, il y a un milieu aussi salubre qu'agréable, un climat tempéré tel que celui sous lequel nous vivons en Europe (1).

Ce n'est point ce climat-là qu'ont recherché les Espagnols et les François ; ils desiroient

---

(1) Une personne qui s'est occupée à donner aux François des éclaircissemens sur la compagnie du Scioto, et qui a fait imprimer, dans une feuille périodique, ainsi que dans une autre brochure, des réflexions propres à prévenir tout le monde contre ce pays, est obligée elle-même de rendre hommage à la vérité, en rapportant de temps en temps des faits très-favorables à cet établissement.

Elle commence, en effet, par dire que la compagnie n'offre qu'une spéculation trompeuse, mais elle ajoute: *L'Amérique est depuis long-temps l'asile des Européens; celui qu'elle offre encore aujourd'hui, plus favorable que jamais, est sous la protection des lois les plus sages, établies par la justice et maintenues par la force.*

Or, il est impossible de faire un plus grand éloge

trouver de l'or, des matières précieuses, ou des productions dont la valeur excédât de beaucoup celle des denrées qu'on recueille en Europe, et telles qu'on en trouve dans les îles américaines. Des productions de cette nature avoient le double inconvénient d'être très-incertaines, et de n'être exclusivement propres qu'aux climats les plus mal-sains. Si on eût échoué dans cette entreprise, on eût fait la tentative la plus désastreuse qu'on puisse imaginer, et la plus dispendieuse en hommes et en argent.

On frémit, lorsqu'on jette les yeux sur l'histoire de ces premiers établissemens qui nous sont représentés comme le cercueil et le

---

de l'Amérique que celui-là, et qui soit moins suspect; la compagnie même n'en a pas dit tant de bien. On lit ensuite : *Qu'on n'y manque point de ressources pour vivre avec aisance ; que malgré que la population et l'agriculture fassent continuellement des progrès dans l'étendue de leur territoire, il s'en faut de beaucoup qu'elles soient portées au degré où elles atteindront un jour.*

D'après le témoignage favorable que l'anonyme rend lui-même des offres de la Compagnie, il paroît absurde et ridicule même de traiter de charlatanisme ses opérations, et de leur donner les épithètes de *trompeuses* et d'*insidieuses*.

tombeau d'une multitude d'hommes courageux, mais avides, qui ont été les victimes de pareilles entreprises.

Les Anglois, aussi entreprenans et aussi avides de s'enrichir que les autres nations, paroissent avoir, cependant, mis plus de sagesse dans leurs spéculations de commerce. Ils se sont peu attachés à la recherche des trésors; mais ils ont tourné leurs regards vers cette partie de l'Amérique, dont le climat, ni trop froid ni trop chaud, ne donnoit à la vérité, ni or ni diamans, mais fournissoit abondamment toutes les choses nécessaires à la vie, et où, sous un ciel heureux, les hommes pouvoient vivre dans l'abondance, et jouir, sans tourmens, du fruit de leurs travaux.

Une entreprise aussi sage devoit nécessairement dédommager l'espèce humaine de tous les maux que la soif de l'or lui a fait souffrir sur le sol mal-sain des îles de l'Asie, sur les côtes brûlantes de l'Afrique, au Pérou et dans le Mexique. En effet, tandis que, dans ces climats malfaisans, les hommes étoient enlevés avec une rapidité effrayante, la partie tempérée de l'Amérique réparoit ces pertes avec usure; les nouveaux Colons y multiplioient dans une proportion inconnue ailleurs; et si le premier de ces établissemens a

mérité le nom de tombeau du genre-humain, on peut, sans craindre d'être taxé de rechercher les antithèses, appeler l'autre, le berceau du genre-humain. En effet, dans un espace de temps très-peu considérable, c'est-à-dire, dans un peu plus d'un siècle, les Anglois qui se sont établis dans ces heureuses contrées, ont multiplié étonnamment, et porté la population à plus de quatre millions d'ames. Ils se sont vus, en un mot, en état de briser les liens qui les attachoient à la mère-patrie, et d'établir un gouvernement libre, sage et indépendant.

C'est d'après des faits de cette nature que les hommes peuvent et doivent porter leur jugement; ce sont de pareils faits seuls qui doivent guider l'opinion, parce qu'ils sont inhérens à la nature des choses, liés avec elles, et indépendans de toute circonstance accidentelle, tandis que les faits qu'on ne doit qu'au hasard et à un concours de circonstances très-rares, ne peuvent jamais servir à procurer des résultats généraux, et à tirer des conclusions certaines.

Cette distinction est essentielle, et elle se fait bien sentir dans le cas présent. Où est l'homme, quel que soit l'intérêt qui l'anime, qui osera nier que la rapidité avec laquelle

les Américains sont devenus un peuple puissant et nombreux, ne fournisse une preuve sans réplique, des avantages en tout genre dont ont joui les premiers émigrans qui ont été habiter cette partie du monde? Et de quel front osera-t-on opposer à ce fait incontestable, permanent et général dans tout le continent américain, quelques faits isolés, quelques vols, quelques assassinats commis par les sauvages et les naturels du pays? Ces faits sont vrais, on ne les nie pas. Il est certain que chaque vérité individuelle est de quelque poids, et peut aider à prouver ce qu'on veut établir; mais elle perd tout son mérite, lorsqu'elle n'est que l'effet du hazard, et ne suit pas de la nature des choses

Ici la rareté de ces faits et les circonstances qui les ont occasionnés, empêchent, si l'on veut être de bonne-foi, qu'on puisse s'en servir pour opérer la preuve complète d'aucun systême à cet égard. On sait que les sauvages sont naturellement doux, humains, amis de la paix. Personne n'ignore que, payés tour-à-tour par les François et par les Anglois, ils ont, au moyen de cette séduction, ravagé leurs territoires respectifs; mais depuis que le gouvernement américain s'est établi, on suit un systême uniforme, et la première démarche

qu'on a faite dans ces nouveaux établissemens, c'est de traiter de gré à gré avec les Indiens, d'acheter leur terrain, de faire avec eux un traité d'alliance solemnelle. On s'établit ensuite sur une terre aussi légalement acquise ; et encore observe-t-on de s'y placer d'une manière contiguë, et d'éviter tous les établissemens isolés, autrefois souvent pratiqués dans l'Amérique, et qui seroient dangereux dans tous les pays du monde.

Telle est donc la différence essentielle entre les anciens et les nouveaux établissemens. Ceux-là étoient quelquefois fondés sur uue usurpation, et encore souvent s'établissoit-on au milieu de ceux à qui on avoit enlevé des possessions (1). Celà montroit du courage, sans doute ; mais où étoit la prudence? et

(1) Une partie des établissemens en Amérique ont été faits par des hommes qui, n'ayant rien, étoient bien éloignés d'y acquérir des terres. C'étoient souvent des débiteurs insolvables qui, échappés des mains de leurs créanciers, ont formé des établissemens parmi les Sauvages ou sur les bords des terres dont ces derniers étoient en possession. Il n'est pas étonnant que de pareils gens aient eu quelquefois des mauvais traitemens à essuyer de la part des Sauvages ; et l'on ne doit pas pour cela taxer ceux-ci de férocité de mœurs, ni de mauvaise foi. Beaucoup de

doit-on s'étonner que de temps en temps on ait vu arriver des accidens fâcheux ? Mais dans les nouveaux établissemens dont un traité est la base, tout se fait avec la bonne-foi la plus scrupuleuse, et cependant on a le soin de rapprocher les habitations les unes des autres, et de ne pas se mêler avec les vendeurs, quoiqu'on sache bien qu'en général ils observent religieusement leur parole et la foi des traités. C'est depuis la dernière guerre seulement que l'on suit cette méthode ; et si, sous l'ancien gouvernement, l'Amérique a si considérablement prospéré, quels succès n'a-t-on pas droit d'y attendre, sous le gouvernement le plus parfait qui existe dans le monde ?

Depuis l'époque où ce gouvernement a pris naissance (quelque peu éloignée qu'elle soit), on a vu néanmoins se réunir un grand

---

faits attestent, au contraire, que les Sauvages ont donné bien plus de preuves de douceur, de patience et de fidélité, que les gens civilisés qui sont allés habiter au milieu d'eux, puisque leurs établissemens ont toujours prospéré, et n'ont pas rencontré les obstacles insurmontables auxquels ils pouvoient être exposés. Ce qui prouve évidemment combien sont avantageuses les possessions en Amérique, c'est que d'aussi grands obstacles n'ont pas effrayé ceux qui cherchoient à se les procurer.

nombre d'événemens et de circonstances favorables à l'Amérique septentrionale.

Parmi ces événemens, un des plus intéressans est sans doute le progrès des lumières et de la philosophie qui influe si puissamment sur l'esprit humain, et qui vient de changer en France le système de gouvernement, comme il le changera peut-être dans toute l'Europe. Ce n'est point ici le lieu de faire des observations sur une révolution si favorable à l'humanité : examinons ici l'effet physique qui doit en résulter relativement à l'Amérique. Nous n'emploierons, pour l'établir, que des argumens que dicte la saine raison, et qui sont appuyés sur une expérience constante.

Ce sont l'agriculture et l'industrie en général, qui ont été écrasés par l'ancien système; et c'est cette oppression qui a produit des revenus immenses à ceux qui en étoient les auteurs ou les instrumens. Mais comme l'or et l'argent ne sont point des objets de consommation, les gens riches s'en servoient pour des objets de luxe, pour payer des artistes, entretenir des domestiques, etc. etc. Ainsi une multitude immense d'hommes vivoient aux dépens de leurs semblables, et n'existoient que du superflu des riches, tandis qu'aujour-

d'hui, que ces moyens leur sont enlevés, ils vont être obligés d'en chercher d'autres. La chute de l'ancien régime, en diminuant la fortune des grands, entraîne nécessairement la ruine de tous ceux qui étoient à leur suite et qui n'existoient que par eux, et les force, bon gré malgré qu'ils en aient, à chercher un autre ordre de choses. Or, c'est à ceux-ci que l'Amérique offre une carrière nouvelle, dans laquelle un grand nombre s'efforcera d'entrer.

Une compagnie peut, il est vrai, par des propositions avantageuses, faciliter une émigration en procurant aux émigrans plus d'aisance et de félicité; *mais c'est la révolution seule qui force à l'émigration*, par une suite toute naturelle des principes de liberté dans lesquels elle s'est opérée, et rien ne peut l'empêcher. Ceux qui gagnent à la révolution, doivent être contens de voir ceux à qui elle a tout enlevé, trouver un dédommagement de leurs pertes dans un autre pays; tout comme ceux qui ont perdu leur état doivent s'estimer infiniment heureux de ce qu'il s'offre un autre moyen pour vivre dans l'aisance, lorsqu'il ne leur reste plus aucune de leurs anciennes ressources.

Dès qu'une nation est foulée par des impôts, elle se trouve, par la nature même

des choses, divisée en deux corps; ceux qui foulent et ceux qui sont foulés; rien n'est plus évident. Or, la voix unanime de tous les François prononce que jusqu'alors tel a été leur sort. Et si l'on ne peut, si l'on n'espère pas, si l'on n'a pas le tems d'attendre la réforme des abus, ne doit-on pas chercher tous les moyens possibles de s'y soustraire, et de se procurer ailleurs une subsistance qu'on ne trouve plus dans sa patrie? On doit savoir quelque gré à une compagnie qui ôte ainsi, à ceux qui se trouvent dans la nécessité, l'envie ou les moyens de tourner tous leurs efforts contre leurs concitoyens.

Le territoire vers lequel se dirigent actuellement quelques émigrations, est situé dans le centre des Etats-Unis, et son sol est des plus riches et des plus fertiles; au moyen de quoi, il deviendra bientôt un endroit important. Les Etats-Unis sont liés par reconnoissance et par intérêt aux François; mais ils sont attachés aux Anglois, par une ressemblance de goût, de religion et de langage. Les mœurs des deux nations sont à-peu-près les mêmes, et par conséquent, leurs besoins sont semblables; c'est pour cela que les quincailleries, les meubles, les fabriques des Anglois seront toujours recherchés par les Américains, qui

font avec l'Angleterre seule, un commerce annuel de plus de 96 millions tournois. L'Amérique procureroit pendant long-temps encore un grand débit aux fabriques Européenes, tandis que l'Europe consommera les productions de l'Amérique ; mais c'est l'Angleterre qui en retirera tout l'avantage, si la France ne saisit pas l'occasion d'en profiter, et si, une fois, elle n'est pas aussi prévoyante que l'ont été ses voisins.

Or jamais les émigrations individuelles ne fourniroient cet avantage aux François, parce que des émigrans isolés, s'accommodent naturellement aux mœurs de ceux parmi lesquels ils s'établissent, tandis qu'un grand nombre de Colons habitant ensemble, et ayant un point de ralliement, conservent leurs anciennes mœurs et leurshabitudes ; or tout le monde sait combien les François sont industrieux, et combien leur goût les met au dessus des autres nations. L'avidité avec laquelle les modes françoises sont recherchées des autres peuples, en fournit une preuve sans réplique. De même que tous les pays conquis par les Chinois, ont adopté les loix de la Chine, de même tous les pays qui ont communiqué avec la France, ont pris les mœurs et les coutumes des François. Ce fait important qui doit les détermi-

ner à profiter des circonstances pour jeter les fondemens d'un grand commerce, en donnant ses mœurs à cette portion de l'Amérique, qui est située sous le climat le plus sain et le plus agréable. D'après le sentiment des Américains eux-mêmes, cette portion sera un jour la plus importante de tout le coutinent américain. Si, au lieu de se mettre en possession du Canada, de la nouvelle Ecosse, de la Virginie même, on avoit dès lors pu se mettre en possession de ces plaines si fertiles et si agréables, dans lesquelles on ne rencontre ni montagnes ni marais, on n'auroit pas hésité un moment à leur donner la préférence; mais la nécessité de s'établir dans les commencemens sur les bords de la mer, a obligé les premiers Colons à cultiver des terres qu'ils abandonnent aujourd'hui, quoique défrichées, pour aller habiter le Kentucke sur l'autre rive de cette belle rivière qui borde les terres qu'on commence à défricher.

Mais, outre les avantages qui résultent du défrichement de ces terres, et qu'on recueillera sur les lieux en y menant une vie douce et aisée, les François peuvent encore tirer un plus grand avantage de leurs travaux, celui de revenir un jour en France jouir de leur fortune, de la même manière que les riches

propriétaires Anglois sont revenus dans leur patrie après avoir mis en valeur leurs acquisitions en Amérique.

Ce sont ceux qui fixent les premiers leurs regards sur une spéculation qui un jour deviendra très-grande et très-importante, qui y trouveront l'avantage le plus considérable: ceux qui les suivront y auront un profit bien moins grand, et ce gain ira toujours en diminuant jusqu'à sa totale extinction. Telle est la marche ordinaire des choses.

Lorsqu'il s'agit de se déterminer, et de faire choix entre différens partis, si l'on calcule sur tous les petits intérêts qui peuvent s'y présenter, on risque souvent de se tromper, parce que les petites affaires sont souvent subordonnées à des causes majeures sur lesquelles on ne calcule pas, et dont l'existence dérange tous les plans les mieux combinés. Mais on n'a point à craindre cet inconvénient dans l'affaire dont il est question ici, parce que le changement que la révolution vient d'opérer sur les esprits et sur la manière de voir les choses, est trop considérable. Dorénavant les riches ne vivront plus comme ils le faisoient aux dépens des pauvres; et, quoique les hommes ne puissent jamais être parfaitement égaux, la nature leur ayant imprimé elle-

même une inégalité morale et physique, ils se rapprocheront davantage; l'immense distance qui les séparoit s'éclipsera; mais aussi, comme on l'a démontré, il naîtra une émigration nécessaire de la part de ceux qui profitoient de l'ancien systême, et qui perdent tout par le nouveau. Quiconque regarde donc les émigrations comme une chose sur laquelle on ne doit pas compter, se trompe totalement; elles se feront tôt ou tard; et plus le systême actuel acquerra de solidité, plus elles auront lieu: chaque individu qui se trouvera privé des moyens de subsister, s'informera toujours où et comment il pourra s'établir ailleurs.

Tant d'intérêts différens agitent les esprits dans un moment comme celui-ci, qu'il est difficile, même presque impossible, de se former une idée des motifs qui déterminent les auteurs qui s'élèvent contre l'établissement sur le Scioto. Sans prétendre même les deviner tous, nous pensons qu'on peut les rapporter à ces deux ou trois principaux.

1°. Les uns, animés d'un zèle peu éclairé, se sont imaginés que l'Amérique septentrionale étoit mal-saine, et qu'ils devoient en avertir leurs concitoyens. Ils n'ont pas réfléchi que la rapidité avec laquelle ce grand continent s'est peuplé, étoit une réponse sans

réplique à tous leurs argumens; et en décourageant ceux qui inclinoient à un établissement dans ce beau pays, ils n'ont pas pensé qu'ils faisoient un bien plus grand mal à l'humanité, en forçant pour ainsi dire, ceux qui auroient voulu s'expatrier, à troubler la paix et la tranquillité intérieure, parce que ne pouvant plus subsister comme par le passé, ils cherchent à ramener l'ordre qui les faisoit vivre.

2°. Il est à Paris des personnes qui ont fondé des spéculations sur l'agiotage dans les fonds américains : or, comme l'établissement nuit à leurs opérations, elles prennent le parti de le décrier, parce qu'il contrarie leur intérêt personnel.

3°. Enfin il y a des personnes, et ce n'est pas le plus petit nombre, qui ne peuvent rien voir de nouveau d'un œil tranquile, et qui par habitude, aiment à fronder tout ce qu'ils n'ont pas imaginé, sur-tout quand l'entreprise est couronnée de quelques succès. Alors les uns parlent par envie, et plusieurs dans l'espoir qu'on achetera leur silence. Les raisonnemens captieux, les faits faux, les menées sourdes, tout est bon pourvu qu'on nuise : plus on est tranchant, plus on est sûr de faire impression ; et le public, qui ne sent toujours pas, que le témoignage d'un seul homme qui se

nomme

nomme (1), vaut mieux que mille écrits anonymes, adopte le sentiment de l'écrivain malveillant, précisément en raison de sa méchanceté, et il ne réfléchit pas que l'anonyme qui médit et qui calomnie seroit bien plus estimable, si, par une industrie honnête, il cher-

---

(1) MONSIEUR,

Je viens d'apprendre que vous vous occupez à composer un petit écrit relatif aux établissemens qu'on forme actuellement dans l'Amérique septentrionale, sur les rives de l'Ohio et du Scioto. Comme j'ai habité long-temps le sol même dont il est question, je suis plus en état que personne de rendre hommage à la vérité. Je le fais d'autant plus volontiers, qu'ayant acquis quelques terrains de la compagnie du Scioto, je ne vois pas sans peine que ceux qui dénigrent ses opérations s'appuient sur des faits dont je connois parfaitement toute la fausseté. Voici ceux sur lesquels le public peut compter.

Le climat de ce pays-là est plus beau, plus sain qu'aucun autre; son sol est très-fertile; il n'y a ni marais, ni insectes venimeux; jamais je ne cesserai de chanter les louanges de ce pays, que je regarde comme le plus beau du monde. La chasse et la pêche y fournissent une nourriture agréable, abondante et variée. En général le sol est propre à tout, et rendra à ceux qui le cultiveront bien au-delà de leur attente.

Du coté du Scioto, qui déborde quelquefois dans

choit, dans le sein de la paix, à mener une vie douce et utile à lui-même et à ses concitoyens.

On peut appliquer au sujet que nous venons de traiter, les expressions dont un hom-

---

le printemps, on trouve des prairies naturelles. C'est là que les muriers blancs et les noirs, qui y sont en quantité, invitent à la culture de la soie, qui ne peut qu'y être d'une excellente qualité.

Lorsque la vigne y sera cultivée, le vin qu'on pourra y faire ne sauroit manquer d'être d'une excellente qualité, puisque les raisins sauvages y sont très-bons. Les arbres fruitiers abondent en ce pays et dans une grande variété ; on fait avec leurs fruits de bon cidre et de l'eau-de-vie.

Mais rien n'est plus admirable que les prairies naturelles qu'on trouve dans cette partie de l'Amérique. Elles sont garnies des meilleurs herbages, arrosées par des ruisseaux innombrables et d'une très-grande étendue. On en trouve qui ont depuis 20 jusqu'à 50 milles de contour ; les ruisseaux ont encore l'avantage de pouvoir être employés à y bâtir des moulins.

Il y a d'ailleurs, dans ce pays, des mines de fer et de plomb, des carrieres de pierre-de-taille, et d'excellente argile bleue et blanche, très-propre pour faire des briques.

Les personnes qui mettent en doute la fertilité du sol, ne réfléchissent pas à la belle venue des arbres, qui s'élèvent à une hauteur prodigieuse, et dont plusieurs sont d'une grosseur étonnante ; tout

me (1), distingué par son esprit et par ses connoissances, se servoit en Angleterre, en parlant des émigrations qui s'y firent en 1772 et en 1773, époque où le commerce de la Grande-Bretagne étoit dans un état de stagnation et d'inertie. « L'émigration, disoit-il, « est comme la saignée appliquée par un ha-« bile chirurgien. C'est le trop de sang seu-« lement qui incommode le corps : il sort « par cette petite plaie qu'on est obligé de

---

indique l'excellence et la profondeur du terrain. Ce que M. de Creyecœur en dit est d'ailleurs bien conforme à la vérité, il suffit de le grater pour lui faire rapporter ce qu'on lui confie.

J'ai été surpris d'avoir entendu mettre en doute la salubrité du climat. Les saisons coupées, comme celles du sud de la France, ne sont ni très-froides, ni très-chaudes; le ciel y est serein, et jamais on n'y éprouve un air très-humide. Aussi n'y connoît-on ni fievres, ni gouttes, ni rhumatismes. Il y a eu des sauvages qui, à l'âge de cent ans, alloient à la chasse avec autant d'agilité que ceux de 25 ans. Il n'y avoit aucun infirme parmi eux.

Voilà, Monsieur, ce que je puis vous dire sur ce beau pays; je desire que cela vous suffise. Vous pouvez être assuré du moins de l'exacte vérité de ce que j'ai l'honneur de vous écrire.

Je suis, etc. *Signé*, SMITH.

(1) M. le docteur Thomson.

« faire ; mais en sortant il redonne la vigueur « au corps qu'il auroit embarrassé et dérangé « s'il y étoit resté. » Le sang est au corps ce que la population est à un Etat ; ils sont les bases de l'existence et de la prospérité de l'un et de l'autre ; mais il faut garder dans tous les deux la proportion et l'équilibre qui sont nécessaires pour entretenir leur vigueur. En Angleterre où l'émigration est permise à tout le monde, on la regarde comme le baromètre de la tranquillité publique (1).

---

(1) Les princes de la maison de Stuart ont toujours suivi des maximes contraires à la liberté individuelle, et aux vrais intérêts du peuple. Charles I défendit les émigrations ; et c'est un fait également vrai et curieux, que Cromwel avoit déja vendu ses effets, et s'étoit embarqué avec sa famille pour aller en Amérique, lorsque cette loi injuste l'obligea de débarquer.

Ainsi une loi inique et mal-adroite conserva Cromwel en Angleterre, prépara la terrible vengeance que ce celebre émigrant exerça contre le monarque !

Il est très-douteux que l'Angleterre eût gardé si long-tems sa liberté et sa tranquillité intérieure, si les émigrations en Amérique n'avoient pas mis toujours tout le monde à son aise, en donnant aux individus l'alternative ou de s'accommoder à la constitution du pays, ou de se retirer. Les malheurs publics prennent leur source dans les mécontentemens

des particuliers ; quand ces derniers n'existent pas, les premiers ne peuvent avoir lieu. Les évènemens arrivés en Angleterre sous plusieurs règnes, confirment parfaitement ce qu'on vient d'avancer. Charles II, qui n'adopta pas les systêmes tyranniques de sa maison, jouit de la paix pendant tout le temps qu'il fut assis sur le trône. Jacques II, qui crut devoir empêcher les émigrations, fut chassé du trône après un règne d'environ trois années, tandis que Guillaume III rendit à la Grande-Bretagne et son lustre et la tranquillité, en laissant tous les individus libres de leur sort.

---

# PASSAGES

## *Tirés des principaux Auteurs qu'on vient de citer.*

### *L'abbé Raynal*, LIV. XV.

D'ABORD les Européens n'ont été chercher dans l'Amérique que de l'or. Moins insensés, s'ils franchissent encore les mers, ce sera pour se soustraire aux calamités de leurs propres contrées ; pour défricher des terres incultes ; pour couvrir de filets des rives poissonneuses ; pour chercher sur le haut des montagnes, dans le fond des forêts, des animaux à dépouiller de leurs précieuses fourrures.

Les François découvrirent dans l'Amérique septentrionale un tresor plus réel et plus précieux que l'or : c'étoit un ciel serein, une terre abondante, un climat tempéré, des sauvages amis de la paix et de l'hospitalité ; mais ils ne connurent pas eux-mêmes la valeur de ce tresor. Si l'on eût suivi les ordres de Coligny, si l'on eût cultivé les terres qui ne demandoient que la main de l'homme pour l'enrichir, si la subordination avoit été maintenue entre les Européens, et si les droits des naturels du pays n'avoient pas été violés...

Liv. XVI.

Antérieurement à tous les essais, on devoit croire cette région susceptible d'une grande fécondité. Elle étoit remplie de fruits sauvages. Une multitude prodigieuse d'oiseaux et de bêtes fauves y trouvoient une subsistance abondante. Ses prairies formées par la nature seule, étoient couvertes de chevreuils et de bisons. Les arbres étoient remarquables par leur grosseur, par leur élévation, et il n'y manquoit que les bois de teinture qui ne croissent qu'entre les tropiques. D'heureuses expériences ont, depuis, confirmé ces augures favorables.....

Les terres situées sur les rives de l'Ohio sont excellentes, le climat y est sain et tempéré. Le sol se prête à des cultures riches et variées; le terrain est assez élevé pour n'avoir rien à craindre des inondations du fleuve. Cette contrée est naturellement arrosée de petits ruisseaux, couverte de jolis côteaux, d'agréables prairies, de bois délicieux.....

Les établissemens dans ce pays-là n'auroient pas langui, sans la faute qu'on fit dès l'origine, d'accorder des terres au hasard et selon le caprice de ceux qui les demandoient. Des déserts immenses n'auroient pas séparé

les Colons les uns des autres; mais rapprochés du centre commun, ils se seroient prêté des secours mutuels, et auroient heureusement joui de tous les avantages d'une société régulière et bien ordonnée. A mesure que la population auroit augmenté, le cercle des défrichemens se seroit étendu. Au lieu de quelques hordes de sauvages, on eût vu s'élever une riche colonie qui seroit peut-être devenue avec le temps une nation puissante. Que d'avantages il en eût résulté pour la France même!

## Liv. XVII.

Dans l'Amérique septentrionale, le terrain vaste et inculte s'y donne ou pour rien, ou à si bon marché, que l'homme le moins laborieux trouve en peu de temps un espace qui, pouvant suffire à l'entretien d'une nombreuse famille, y nourrira long-temps sa postérité. Aussi les habitans du nouveau monde se marient en plus grand nombre, et beaucoup plus jeunes que les habitans de l'Europe. S'il se fait parmi nous un mariage par centaine d'individus, il s'en fait deux en Amérique; et si l'on compte quatre enfans par mariage dans nos climats, il en faut compter huit, au moins, dans le nouvel hémisphère. Qu'on

multiplie ces générations par celles qui en doivent naître, et l'on trouvera qu'avant deux siècles, l'Amérique septentrionale doit avoir une population immense.... Ces contrées sont peuplées d'hommes sains et robustes, dont la taille est avantageuse.... Le bas prix des viandes, du poisson, des grains, du gibier, des fruits, de la bière, du cidre, des végétaux, entretient tous les habitans dans une grande abondance des choses relatives à la nourriture.... Les mœurs sont ce qu'elles doivent être chez un peuple nouveau, chez un peuple cultivateur, chez un peuple qui n'est ni poli, ni corrompu par le séjour des grandes cités : il règne généralement de l'économie, de la propreté, du bon ordre dans les familles.... Les femmes sont encore ce qu'elles doivent être, douces, modestes, compatissantes et secourables. Les hommes sont occupés de leurs premiers devoirs, du soin et du progrès de leurs plantations qui seront le soutien de leur postérité.... *Et plus bas* : L'esprit de justice qui se plaît à compenser les malheurs passés par un bonheur à venir, aime à croire que cette partie du Nouveau-Monde ne peut manquer de devenir une des plus florissantes contrées du globe, etc. etc. etc.

*Le Spectateur Américain.*

Les grands fleuves qui arrosent la Virginie, prennent leur source dans les montagnes bleues dont la chaîne se prolonge du nord au sud. Au-delà, serpente à travers de grandes prairies l'Ohio, qui vient s'unir au Mississipi. Sur les bords peu connus de ce fleuve, on trouve les plus belles, les plus fécondes contrées du monde. Le bonheur et la liberté paroissent y avoir établi leur empire. C'est dans ces endroits solitaires et fortunés qu'on prétend que Washington avoit choisi son azile, s'il n'eût pas *brisé* les fers de *ses compatriotes*. C'est là qu'accompagné d'un grand nombre d'amis, de concitoyens, d'admirateurs, il auroit été former une Colonie. Sous un tel guide, elle eût sans doute été heureuse.

*Histoire du Kentucke.*

Il n'est aucune partie dans l'Amérique septentrionale, excepté peut-être les terres situées sur l'autre rive de l'Ohio, qui exige moins de travail que le Kentucke pour la production des choses nécessaires à la vie.

*Voici, entr'autres choses, ce que dit de ce pays M.* DE CREVECŒUR, *consul de France en Amérique.*

« Si un pauvre homme, qui n'a que ses bras, me demandoit, où irai-je m'établir pour vivre plus à mon aise, sans le secours de bœufs ni de chevaux? je lui dirois: Allez-vous-en sur les bords d'un des ruisseaux des plaines du SCIOTO; tout ce que vous aurez à faire sera, 1°. d'en obtenir la permission des Sauvages du village voisin; 2°. d'égratigner la surface de la terre en avril, d'y poser votre bled, votre maïs, vos patates, vos haricots, vos choux, votre tabac, etc., et laissez faire la nature. Pendant cet intervalle, amusez-vous à la pêche et à la chasse, etc. »



